

EN AVANT!

Hebdomadaire de Combat Canadien-Français, Politique et Littéraire

ADMINISTRATION
— ET —
REDACTION
67 Rue Mondor Tél.: 143
SAINT-HYACINTHE

ADMINISTRATION
— ET —
REDACTION
67 Rue Mondor Tél.: 143
SAINT-HYACINTHE

Directeur politique: DAMIEN BOUCHARD

SAINT-HYACINTHE, 22 AVRIL 1938

Directeur littéraire: CLAUDE-HENRI GRIGNON (Valdombre)

NOUS IRONS A QUEBEC

Il convenait de choisir la ville-capitale pour y tenir la prochaine grande convention du parti libéral de la Province de Québec. C'est à l'ombre du Parlement que les délégués régulièrement choisis des quatre-vingt-dix comtés du Québec délibéreront sur les questions qui seront soumises à leur attention et prendront des décisions qui revêtiront dans les circonstances une extrême importance.

Ces délégués représenteront à la convention une portion notable sinon majoritaire de notre population. Il ne faut pas oublier qu'aux dernières élections générales, 237,885 citoyens ont voté en faveur des candidats du parti libéral, ce qui n'était pas loin de la moitié du nombre total des électeurs.

C'est la majorité qui gouverne, c'est entendu, mais dans un régime de parlementarisme comme le nôtre, l'Opposition existe précisément pour donner voix aux revendications de la minorité.

Au parlement, M. Duplessis, fort de sa majorité ministérielle, peut bien user de procédés dictatoriaux à l'endroit de l'Opposition. Il peut bien la baïlonner, bien qu'il n'en ait pas le droit s'il en a le pouvoir. Il peut se moquer d'elle, la tourner en ridicule et répéter qu'elle ne représente rien ou à peu près, mais il ne peut pas et ne pourra jamais empêcher que cette opposition parle au nom de près de 250,000 électeurs qui ont refusé de se laisser tourner la tête par les appels aux passions et qui sont restés fidèles, envers et contre tous, au vieux parti politique qui a fait la grandeur de notre pays.

Il est à présumer que le nombre de libéraux sincères, qui seraient prêts aujourd'hui à voter pour le parti libéral et ce qu'il représente, a considérablement augmenté depuis 1936, car il suffit de regarder autour de soi, dans n'importe quelle ville ou paroisse de la Province, pour voir et entendre de nombreux citoyens qui déclarent avoir cru aux belles promesses de l'Union soi-disant nationale et qui, cruellement déçus, jurent leurs grands dieux qu'on ne les y reprendra plus.

Les élections de la Beauce et de Bagot n'ont rien démontré. Elles ont été faites dans des conditions particulières, qu'il serait impossible de re-créer sur une grande échelle, par exemple, dans toute la Province. Dans la Beauce, les deux candidats défaits ont recueilli plus de voix au total que le candidat de l'U. N., qui s'est trouvé élu par une minorité de l'électorat. Dans Bagot, de nombreux libéraux, qui détestent le gouvernement Duplessis et tout ce qu'il représente, ont cependant voté pour son candidat parce qu'ils voulaient le prêt agricole et craignaient de se le voir refuser s'ils donnaient un vote d'opposition.

Les délégués qui se rendront à la convention libérale de juin prochain à Québec représenteront donc tout près de la moitié de l'électorat de la Province sinon plus. Et c'est en pleine conscience de leur force et de l'importance de leur mission qu'ils prendront les décisions qui s'imposeront.

On aura remarqué que les journaux ministériels ne se font pas faute de répandre toutes sortes de rumeurs sur le sujet de la convention projetée. On laisse entendre, par exemple, qu'il y a de grandes divergences d'opinion quant au chef à choisir, programme à adopter, etc.

Remarquons-le bien, ce n'est pas la presse libérale mais la presse ministérielle qui disperse ces rumeurs au vent, sans doute sur les instructions de M. Duplessis lui-même. On voudrait bien faire croire que les libéraux ne s'entendent pas et qu'ils sont sur le point de se diviser en multiples factions, chacune avec un chef et un programme distincts.

La prochaine convention disposera de ces rumeurs par un exemple d'union et d'enthousiasme autour du chef qui sera choisi comme seul le parti libéral sait en donner à l'occasion.

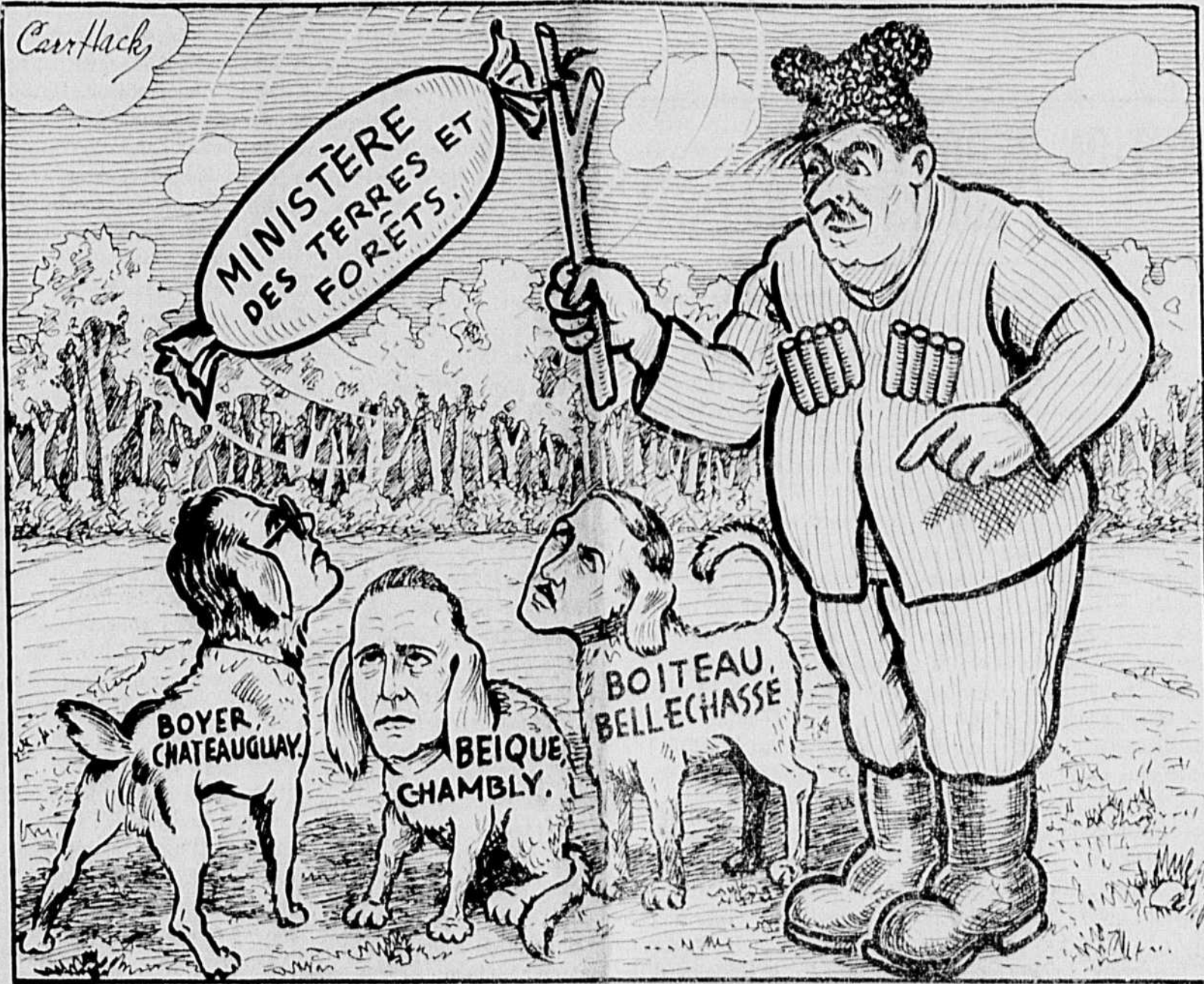
S'il n'en tenait qu'à lui, M. Duplessis voudrait bien faire croire qu'il n'y a plus de libéraux dans la Province et que l'Opposition parlementaire représente un parti qui a cessé d'exister, mais il se paie de mots et de gestes. Le parti libéral provincial est et demeure une force vivante et agissante.

Là où il n'y a plus de libéraux, c'est dans la prétendue Union nationale de M. Duplessis. On peut bien nous citer quelques noms, mais ce sont les noms d'ex-libéraux qui ont été récompensés personnellement pour avoir "tourné leur capot" et qui, devenus ministres, députés ou fonctionnaires, préfèrent sacrifier leurs principes à leur situation.

Ces ex-libéraux vont s'apercevoir avant longtemps que le gros du peuple les a depuis longtemps lâchés et qu'ils sont seuls à poursuivre derrière M. Duplessis une aventure électorale qui leur a sans

Le saucisson appétissant

Pourquoi nous n'avons pas de ministre des Terres et Forêts ?



M. DUNNING ANNONCERAIT UN SURPLUS

S'il faut en croire le "Star" du 14 avril, le dernier exercice fiscal se serait soldé par un excédent budgétaire, en dépit des crédits nécessités par les chemins de fer nationaux et les allocations de chômage. Le gouvernement King aurait donc réussi à boucler son budget pour l'année financière 1937-1938. Ce serait la première fois depuis 1930, que les revenus de l'Etat fédéral dépassent les dépenses. Le surplus que M. Dunning présentera dans quelques semaines, n'aurait point un caractère fictif comme celui bâti par M. Fisher à Québec. Toutes les dépenses extraordinaires, allocations de chômage, subsides aux che-

mins de fer nationaux, déboursés pour venir en aide aux régions affectées par la sécheresse figureront dans le discours du budget.

Le rétablissement d'une situation financière normale, constituera l'un des plus remarquables accomplissements de l'administration libérale. En 1921, M. Mackenzie King avait trouvé les finances canadiennes dans un état inquiétant; dès 1924, il avait réussi à remonter la pente et à rétablir le crédit du Canada. Depuis cette époque jusqu'à sa défaite de 1930, le Dominion avait connu une suite ininterrompue de surplus imposants et de diminutions de taxes. Sous la vigoureuse impulsion du leader libéral, cet exploit a été répété de nouveau de 1935 à 1938. En moins de trente mois, un déficit de \$160,000,000 a fait place à un excédent budgétaire. Cette réalisation permet d'entrevoir à brève échéance une réduction de la dette publique, et un allègement du fardeau des impôts. Elle est d'autant plus remarquable qu'au cours de l'année dernière, la sécheresse en Saskatchewan a coûté au trésor fédéral plusieurs millions de dollars; les pensions de vieillesse ont absorbé environ \$10,000,000 de plus qu'en 1935-36.

Certains diront que si le gouvernement fédéral est parvenu à équilibrer son budget, cela est dû au fait que le pouvoir central n'a pas dépensé des sommes considérables pour exécuter des travaux publics. Il est vrai que l'administration King ne s'est point lancée depuis deux ans dans l'exécution d'un vaste programme de travaux. Mais il n'en demeure pas moins que les autorités fédérales ont financé pour des montants substantiels, des entreprises exécutées par les provinces. Les travaux publics n'ont jamais constitué un remède efficace pour mettre fin au chômage ou même l'atténuer de façon sensible. Ils ne sont en réalité qu'un palliatif destiné à stimuler temporairement les affaires. L'expérience Roosevelt en a fourni aux Etats-Unis une preuve péremptoire. Les travaux gigantesques décrétés par les administrateurs du "New Deal" n'ont eu pour résultat que d'accroître de plusieurs milliards la dette américaine; ils n'ont pas réussi à réduire de façon sensible le coût des allocations de chômage; au début de 1938, le président Roosevelt se voyait contraint de demander au Congrès une augmentation de \$50,000,000 par mois dans les subsides affectés aux sans-travail; le nombre des chômeurs à cette époque s'élevait encore à plus de 12,000,000. Dans nombre d'industries, une forte proportion des ouvriers ne travaillaient que deux ou trois jours par semaine.

M. Mackenzie King a jugé préférable de rétablir auparavant l'ordre dans nos finances, sachant que c'est là le plus sûr moyen de faire renaître la confiance. Aussi, en dépit du brusque ralentissement industriel des Etats-Unis, la situation économique au Ca-

"LEGISLATEURS" EN VACANCES

Après deux mois et demi de réunions, le salon de la race vient de fermer ses portes. Les députés ministériels que le premier ministre manoeuvre comme des pantins, ont approuvé sans la moindre protestation, toutes les mesures législatives présentées par le leader de l'Union dite nationale.

Le discours sur le budget prononcé par M. Fisher, n'était destiné qu'à jeter de la poudre aux yeux de la population. Il constituait une habile opération de camouflage et s'efforçait de masquer à l'opinion publique, la véritable situation financière de la province. Les emprunts onéreux et répétés conclus par le régime étaient passés sous silence. Le ministre se targuait d'une augmentation dans les recouvrements budgétaires, mais il avait failli à la promesse de réduire les dépenses d'administration. Les membres du cabinet, qui n'avaient cessé dans l'opposition de clamer contre les taxes imposées par l'ancien gouvernement libéral, ne purent persuader le premier ministre, de supprimer ou même d'atténuer un seul des impôts existants. La dette de la province s'est accrue à un rythme de plus en plus accéléré.

M. Duplessis n'avait pu s'empêcher autrefois de s'élever à chaque session, contre ce qu'il appelait les injustices révoltantes décrétées par la loi des successions. Il a, il est vrai, amendé cette législation, mais il n'a opéré aucun des dégrèvements promis sur les petites successions.

L'ère de spéculation effrénée dans les titres miniers qui s'est terminée par la débâcle de 1937, n'a pas encore réussi à ouvrir les yeux au ministre des mines et des pêcheries. Les chevaliers d'industrie, qui ont drainé les épargnes du public dans la fameuse affaire Rubec-Mulholland sont encore au large. Aucune législation de nature à protéger l'épargne populaire, n'a été proposée. Quelques semaines après son accession au pouvoir, M. Duplessis avait fait entrevoir la conclusion d'une entente avec les autorités ontariennes, au sujet du contrôle de l'industrie du papier-journal. Aucun accord n'est intervenu, avec le résultat qu'une des principales branches de l'activité économique, se trouve actuellement accablée à une impasse. Le gouvernement n'a rien fait pour enrayer les abus causés par les excès de la spéculation et les manoeuvres des intérêts Hearst.

Dans le domaine de la colonisation, aucun plan d'ensemble; sous la direction de l'ineffable M. Auger, nos pauvres colons ne reçoivent pas des autorités provinciales l'assistance promise. Le consommateur d'électricité était en droit d'attendre de M. Maurice Duplessis des mesures énergiques de nature à faire baisser les tarifs du gaz et de l'énergie électrique. Rien n'a été accompli par le ministère dans ce domaine. Le Montreal Power continue dans le district de Montréal, de prélever des taux élevés, sans crainte d'être inquiété par les autorités provinciales. L'électrification rurale, thème de tant de discours électoraux parmi les partisans de M. Duplessis, n'a enregistré aucun progrès au cours des deux dernières années. La régie provinciale de l'électricité semble composée de fossiles; ses activités depuis sa constitution, se résument à quelques banquets et entrevues avec les magnats de l'industrie hydro-électrique.

En matière de législation sociale, la province, au lieu de marcher de l'avant, n'a fait que retourner en arrière. La passation des bills 19 et 20 et l'adoption de la loi anti-syndicale aux derniers jours de la session, n'avaient d'autres buts que de saboter la loi des contrats collectifs et d'empêcher les associations ouvrières de faire valoir leurs revendications.

Le bill de Montréal n'a opéré aucune des réformes qui s'imposaient dans l'administration de la métropole du Canada. La taxe de vente qu'on avait promis d'abolir, continue toujours de grever le pauvre contribuable.

L'enquête des comptes publics n'a pas apporté de révélations sensationnelles; les affaires Lanctôt et Daigle ont été ressassées de nouveau. Le trésor provincial n'a récupéré aucune somme soutirée à même les comptes publics; M. Duplessis s'est contenté de proférer des accusations.

En somme la session qui vient de se terminer, a démontré une fois de plus l'attitude servile des valets du régime qui endossent sans les comprendre tous les projets de loi présentés par le premier ministre. Les débats parlementaires se sont poursuivis avec le manque de décorum accoutumé et le sans-gêne habituel; les macaques mal évolués qui ornent le salon de la race, s'en sont donnés à qui mieux mieux, pour déshonorer le seul parlement français de l'Amérique du Nord.

Damien BOUCHARD

(Suite en page 4)

Vincent BROUSSEAU

LETRE DE M. DUCROCHET A SON FILS MARTIAL.

Thetford Mines, 14 avril 1938.

Mon cher Martial,

Je serais pas digne d'être appelé ton père si je répondais pas de suite à ta dernière lettre qui m'a fait brailler, moi, ta mère et toute la maisonnée.

Je t'assure qu'on parle de lui et qu'on est content de voir comme il comprend les cultivateurs en les bourrant de crédit, pis de crédit, pis encore de crédit.

Tu vas ben te demander, mon cher Martial, quicquid que ton père peut avoir ce soir? Imagine-toé que je viens de voir ta tante Belzémire, plus grosse, plus pimpante et plus grouillante que jamais.

Elle a ben raison la bongraisse. Pense pas que c'est pas sport ça; avoir cinquante millions pour les chemins. Je te dis qu'après ce temps-icitte les partisans de l'Union vont se la couler douce.

C'est ben simple à comprendre si je te dis que Minouche s'est acheté un truck neuf et que Ti-Phonse Sansdouceur a un beau Ford pour ses garçons.

Te souviens-tu de Roméo, celui qu'on appelait "Peanut"? Eh ben, imagine-toé qu'on a fini par le convaincre de s'en aller dans l'Abitibi sur une terre de colons.

C'est le député qui a été surpris en revenant de Québec de pas revoir son "Peanut" ou sa "Peanut", je sais pas l'yable comment dire ça.

Tu comprends que j'ai fait semblant d'avoir de la peine, mais dans le fond, j'étais ben content.

Mon voisin me disait l'autre soir en revenant de la séance du Conseil: "Si notre vénéré chef peut durer seulement encore quatre ans, j'aurai fait ma box".

J'espère, mon cher Martial, que tu as eu l'argent en temps de Mlle Auxiliaire avec le télégramme que j't'ai envoyé de suite. Tu as ben raison de faire des cadeaux à ta blonde.

Je te conseillerais, mon cher Martial, de te tenir bon avec ta tante Belzémire parce que je te dis qu'elle est pesante dans notre Union.

C'est entendu, mon fiston, qu'on se rencontrera tous chez tes futurs beaux-parents pour une partie de sucre en règle. On s'en promet du plaisir pis de l'agrément, mouman.

Nous voici tous réunis (bis) Pour chanter la gloire du parti. (bis) N'oublions pas Maurice Et notre beau Patrice.

Pour nous le crédit agricole. (bis); On a de l'argent pis ça décolle. (bis) An yable la jeunesse,

Vive la pension de vieillesse! C'est nous autres les nationaux; On est pas des chameaux.

Et quand arrivent les élections (bis) On passe notre temps en gémissements. (bis) On se tape sur la bédaine.

On ne compte plus nos vrais héros, (bis); Qui étaient d'abord des zéros. (bis) C'est comme ça qu'on fait des hommes; C'est ce qui compte en somme;

Je t'assure, mon Martial, que ta tante va avoir un gros succès avec cette chanson-là. Fais comme si tu savais rien et fais comme nos députés de notre sainte Union: quand même que tu comprendrais pas, applaudis pareil et tu passeras pour un fin-fin.

Tout le monde te salue ici et t'embrasse là, Ton père.

CHRYSOSTOME

DOIT-ON REDOUTER ICI L'AGITATION NAZISTE?

Y a-t-il, oui ou non, "péril fasciste" dans la province de Québec?

N'exagérons rien. Le putsch nazi ou la "marche sur Québec" de nos Mussolini au petit pied n'est pas pour demain, ni après-demain. Mais quand même...

M. Duplessis déclarait il y a quelques semaines à l'Assemblée législative que le "New York Post" avait raconté des histoires de loup-garou au sujet des formations fascistes dans notre province.

Que faut-il penser? On n'installe dans quelques jours, "sous l'indication": "Fasciste Canadien".

Le Fasciste canadien

Premier fait. Il existe à Montréal un effroyable torchon qu'on appelle le "Fasciste canadien". Ce journal est mensuel et s'intitule: "Organe du Parti National Social Chrétien".

Le double fait que M. Arcand dirige le Parti National Social Chrétien (parti naziste) en même temps qu'il exerce les fonctions de rédacteur en chef à "l'Illustration nouvelle", journal ministériel dont le principal commanditaire est un Canadien errant qui, hôte du peuple français à Paris, permet que son journal de Montréal couvre d'ignominie et de mensonge les chefs du gouvernement français et combat la politique de la France.

Le foyer nazi

Deuxième fait. Le parti nazi possède dans la rue Saint-Jacques à Montréal, au vu et au su du gouvernement de Québec, des quartiers généraux occupant tout un étage.

Quartiers-généraux fascistes

"Nous avons le plaisir d'annoncer à nos membres et amis que les nouveaux quartiers-généraux du Parti, occupés à partir du 1er mars 1938, se trouvent ouverts dans quelques jours. Les activités fascistes y seront centralisées. Les quartiers-généraux comprennent tout le troisième étage de l'édifice situé au coin sud-est des rues Saint-Jacques et Saint-Laurent, faisant face au "Crédit Foncier Franco-Canadien" et à l'édifice Thémis.

Qui paie?

Qui paie le loyer du quartier-général nazi? Sont-ce les membres du parti? Voyons voir. A la dernière page du "Fasciste Canadien", on donne les conditions à remplir pour adhérer au parti à la croix gammée de M. Hitler.

notre portrait.

Mais si notre Fourrheur dans-les-grands-prix commande seulement à des armées fantômes, où donc alors prend-il ses fonds? Car avec lui, ce sont les fonds qui manquent le moins.

Il est grand temps que le gouvernement d'Ottawa fasse une enquête sur la provenance des fonds nazistes. C'est seulement alors que nous saurons si vraiment le parti à croix gammée est assez nombreux pour dépenser largement à même les seules cotisations (et de ce moment, ses bandes paramilitaires seraient un véritable danger public).

Une enquête s'impose

Pour notre part, nous sommes plutôt enclins à penser, comme M. Duplessis, que les formations fascistes sont des épouvantails à punaises, et que le Pontifex Maximus Arcand (quel titre burlesque!) est un fumiste d'envergure qui se paie

D'ANNUNZIO FASCISTE SUPRÊME

Déjà la série des conférences "littéraires" sur Gabriel D'Annunzio, s'ouvre. Elle s'ouvre dans un esprit militant, et l'on va tendre à masquer de littérature, une future campagne de fascisme agressif.

Il ne s'agit pas ici de nier la magnificence de style de D'Annunzio. C'est un sujet à débattre parmi les "amoureux des lettres". Ils mettront D'Annunzio à sa place dans la lignée des écrivains "de l'art pour l'art".

C'est contre ce D'Annunzio, devenu un personnage turbulent et dangereux, que nous devons neutraliser en nous-mêmes la mentalité latente et souvent trop émotive, que ne manquent pas d'attiser les thuriféraires actuels de Gabriele D'Annunzio.

Grappa, sur la frontière d'Autriche, et en avait fait un autel de "son" soldat inconnu. Chaque jour, on y brûlait en holocauste, la pile énorme de lettres adressées au poète et toutes d'ailleurs, laissées sans réponse.

notre portrait.

C'est ce cahotin génial, dont on va nous réciter à profusion, les vers et les stances cadencées. On ne nous dira certes pas que lorsqu'il parlait du peuple, il le désignait dédaigneusement de: "grande bête triomphale".

"Demain", Montréal.

à la guerre contre la Turquie, prémices des guerres balkaniques, puis de la grande guerre. C'était l'époque où un obscur journaliste socialiste, du nom de Mussolini, faisait quelques mois de prison pour avoir protesté, tandis que D'Annunzio pressait l'Italie à la conquête de Tripoli et vers son agrandissement en Afrique du Nord.

Quant à M. Damien Bouchard, nous n'avons pas encore eu l'occasion d'en dire ni bien ni mal et lorsque le Journal prétend que nous trahissons "très bien" tout ce que dit ou jamais tentés de vendre leur gratuitement.

M. Ballantyne, journaliste à

de "député de la beauté" et toute sa mise en scène, ajoutent à la substance des souvenirs de ceux qui persistent à perdre leur temps à des allégories vides et à de la rhétorique creuse.

Philippe LE SAGE

M. BOUCHARD AU SECOURS D'UN JOURNALISTE

Un journaliste évincé pour activité syndicale put intéresser à lui.

(De l'hebdomadaire "Demain")

L'organe de l'Union nationale à Québec, le Journal, accuse Demain de faire de la politique. Sans preuve à l'appui, il déclare que "chaque numéro confirme notre jugement".

Tous ceux qui ont lu attentivement Demain depuis ses débuts savent que cela est faux. Notre condamnation du gouvernement d'Union Nationale s'est bornée jusqu'ici aux lois ouvrières — aux bills infâmes 19 et 20 et au bill réactionnaire de M. Monette sur les accidents du travail.

Quant à M. Damien Bouchard, nous n'avons pas encore eu l'occasion d'en dire ni bien ni mal et lorsque le Journal prétend que nous trahissons "très bien" tout ce que dit ou jamais tentés de vendre leur gratuitement.

M. Ballantyne pensa alors à M. Frank Pouliot, député d'Union nationale et membre de la Fédération des Employés de Chemins de Fer.

Et effectivement, M. Bouchard saisit l'Assemblée législative de l'affaire Ballantyne. Il n'obtint naturellement rien de la majorité. Rien que l'insinuation de M. Duplessis que peut-être le protégé de M. Bouchard était "communiste".

LA VIE EST BELLE

Où ?

L'histoire, nous écrit une lectrice, s'est passée l'autre soir pendant le concert de la Symphonie de Montréal.

Philippe LE SAGE

compétent qu'un autre — a été la Gazette de Montréal — et journaliste aussi honorable et remercié par son journal il y a déjà plusieurs mois, après qu'on eût découvert qu'il était le président et l'âme dirigeante du Guild des Journalistes de Montréal, affilié à l'American Newspaper Guild.

Le but du Guild est de relever l'honneur et la moralité de la profession, et de procurer aux journalistes de Montréal des heures de travail qui ne soient pas celles d'un forçat de la plume, avec des salaires assez convenables pour n'être jamais tenté de vendre leur âme au premier politicien venu.

M. Ballantyne ne fut pas sitôt repéré à la Gazette qu'il fut flanqué à la porte. Comme cela se passait avant le passage de l'infâme bill 19, M. Ballantyne avait le droit de gagner sa vie en faisant partie d'une association de travail de son choix.

Il s'adressa vainement au procureur général pour la revendication de ses droits. Le bureau du procureur général aiguilla l'affaire, dans les voies dilatoires.

M. Ballantyne eut alors l'idée d'écrire à son député, M. Bulloch, de l'Union nationale.

M. Bulloch ne daigna même pas répondre.

M. Ballantyne pensa alors à M. Frank Pouliot, député d'Union nationale et membre de la Fédération des Employés de Chemins de Fer.

M. Pouliot fit comme M. Bulloch. Il ne répondit pas.

En désespoir de cause, le malheureux journaliste s'adressa au chef de l'Opposition parlementaire, M. Damien Bouchard, qui lui répondit promptement en lui promettant de s'occuper de son affaire.

Et effectivement, M. Bouchard saisit l'Assemblée législative de l'affaire Ballantyne. Il n'obtint naturellement rien de la majorité. Rien que l'insinuation de M. Duplessis que peut-être le protégé de M. Bouchard était "communiste".

Voilà un fait. Et si c'est la "faire de la politique de parti", chers confrères du Journal, tirez-en tout le parti que vous pourrez.

Edmond TURCOTTE "Demain".

LA VIE EST BELLE

Où ?

L'histoire, nous écrit une lectrice, s'est passée l'autre soir pendant le concert de la Symphonie de Montréal. A l'orchestre, un musicien joue son solo. Une dame se penche vers sa voisine: — Il joue bien, ce piston, dit-elle. — Pardon, dit l'autre, c'est un trompette. — non! c'est un piston. — non! c'est un trompette. A l'entr'acte, ces dames vont trouver le musicien et lui posent la question: — Trompette? ou piston? — Et le musicien: — Ici, à gauche, mesdames, première porte...

La Vie de l'Esprit

LETTRE DE PARIS

LA GUERRE, LA PAIX ET LA VIE

Paris, 23 mars 1938.
(Suite) (1)

Vous imaginez, n'est-ce pas ? dans quel affreux pétrin je me trouverais maintenant si Valdombre, au lieu de me défendre l'accès de la politique, m'avait prié d'en parler. Je n'aurais plus qu'à sacrer mon camp. Car je suis bien incapable de dissierter clairement sur des choses aussi embrouillées. Que mon cher directeur soit à jamais béni de sa tendre sollicitude à mon égard ! Il sait bien qu'une femme n'entend rien aux affaires des hommes. (2) Ainsi, tenez, encore un exemple : Certains journaux nous disent chaque jour combien la France est appauvrie par le gouvernement actuel. C'est la ruine complète à brève échéance ! Et dans ces mêmes journaux, je lis néanmoins toutes sortes de somptueuses descriptions : bals et soirées, toilettes, courses, tout comme autrefois... il y a cinq ans... il y a dix ans. Le Concours Hippique bat son plein cette semaine, au Grand Palais. — une des manifestations les plus élégantes de la "season". Si vous voyiez cela, mes Seigneurs ! Casaquez pourpres à boutons d'or, amazons de drap fin, tricornes de velours, passementeries d'argent. Et quels chevaux ! L'Angleterre elle-même n'a rien de plus racé, de plus noble, de plus "pur-sang". Qui donc détent les capitaux pour entretenir un tel luxe ?

— Mais, ma pauvre Simplicie, ça n'a aucun rapport.

— Ah ! je croyais qu'il pouvait y avoir corrélation...

— Mais non... mais non. Vous êtes trop bête ! Continuez, ou plutôt ne continuez pas.

— J'essaierai... d'être moins bête. Laissez-moi continuer toutefois mes petites réflexions sur cette mystérieuse pauvreté. Dans ces mêmes journaux toujours, lisez la rubrique : "Art et Curiosité", et vous apprendrez que telle édition originale a été achetée 6.000 francs. "Les Trophées" de J. M. Héribault avec pièces autographes : 3.200 francs. "La Cathédrale" de Huysmans a fait 1.080 frs. Une toile : "Le Pont Neuf vers 1830" atteint 92.000 francs. Un marbre de Crapeau : 28.100 francs. Une autre toile "Promenade à cheval" monte à 17.000 francs. Une paire de boucles d'oreilles brillants fait 22.200 francs. Une petite commode en bois de rose : 2.700 francs. Je pourrais vous en citer comme ça "à longueur de jour".

Qu'i trompe-t-on ici ? Mais laissez toutes ces histoires de gros sous... Est-ce autre chose, au fond ? Accueillons ensemble le printemps, le beau printemps épanoui, et que l'odeur des primevères et des jacinthes toutes neuves dissipe ces relents de poudre que nous respirons malgré nous. Souffrons à la vie. Paris est radieux en cette fin de mars. (3) "Fleurissez-vous, Mesdames !" nous crient gentiment les bouquetières en nous offrant des jas, des tulipes, des violettes de Nice ou de Parme, des giroflées, des myosotis. Vous vous laissez tenter, et le calme et la sérénité naissent en vous. Si les dieux passent sur votre chemin un libraire et sa boutique, c'est mieux encore : vous êtes transporté aux pays du rêve et de l'insouciance. La guerre ? Les bombes ? Des mètres en deuil ? De la boue et du

sang ? Que non ! Voici des fruits, des fleurs, des feuilles... et des livres. Jean Giraudoux publie chez Grasset "Les cinq tentations de La Fontaine". Un autre écrivain charmant nous donnera sous peu "Les quatre tentations de Pierre Corneille" : le romanesque, la volonté, la sainteté et la tendresse. François Mauriac, dans tout l'éclat de sa montée au Capitole, nous offre, avec "Plou-dont beaucoup se rattachent à gées", une suite de nouvelles des destins imaginaires déjà contés par l'auteur. Voici deux pages ravissantes sur "Madame Curie" écrites par sa fille. Une étude fort bien documentée sur le second Empire... Mais toutes ces "spiritualités" vous sont servies aisément par vos libraires de Montréal. Encore un petit effort de nos avions, et la grande ville canadienne ne sera bientôt plus qu'un faubourg de Paris. Nous ne pourrions que gagner à ces divers contacts. Quelle n'a pas été ma joyeuse surprise, une de ces matinées dernières, de trouver un article de l'un des vôtres dans un de ces journaux criés à la porte des églises ou des cinémas, et dont je vous parlais l'autre jour ! Je sortais d'une église : Demandez "le Courrier royal". Demandez "l'Aube". Demandez "Temps présents". Un titre m'accroche, dans ces "Temps présents". En grosses lettres, première page : "Témoignage d'un Canadien". J'y vais bien vite de mes 10 sous, et je lis : "Témoignage d'un Canadien. M. Roger Brien, poète très connu au Canada et très aimé par la jeunesse de son pays, a bien voulu nous apporter spontanément cet article que nous publions avec joie". Et suivait deux longues colonnes sur l'ardent catholicisme des Français que M. Bien a pu constater dans son voyage en France. J'avais dit qu'étais fière, là ! La prose du poète est peut-être moins allée que ses vers, la tournure de la phrase a quelque lourdeur, facilement évitable peut-être. (4) Jugez plutôt : (je relève au hasard) — "Alors, pour un esprit catholique de chez nous, il semble que ce serait préférable qu'il restât endormi sur les bords du majestueux Saint-Laurent, assis sur un tas compact de préjugés, tout attaché de cœur aux rites plus qu'au sens vrai du catholicisme du Christ..."

Je voyais mal cet esprit — tout catholique qu'il fut — endormi sur les bords, assis sur un tas compact (n'est-ce pas le propre d'un tas que d'être compact ?) et attaché de cœur à des rites plus qu'à un sens. Après tout, c'est très possible. Question d'équilibre, de gymnastique, de souplesse ! Ces menues imperfections mises à part, l'article était senti, vécu, sincère, ardent, jeune comme son auteur.

Heureusement que je n'en fais pas de style, moi ! Ma lettre trop longue appelle Boileau : "Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire". Comment me borner ? J'ai tant de choses à vous dire ! Je devais vous raconter encore la résurrection magnifique de "l'Époque", à l'agonie le mois dernier. Les cinq millions que réclamait M. de Kérillis pour insuffler un peu de vigueur à ce tout jeune périodique, sont trouvés, ou presque. Mais, hélas ! trois fois hélas ! l'Écho de Paris, le vieil "Écho de Paris", en est

mort. Il paraît que ceci n'est pas du tout la conséquence de cela. M'écorcherait-on vive que je n'en croirais rien.

— Chut ! Pas de politique, Simplicie. Gardez donc cette funeste habitude de toujours apprécier, juger, comparer... Vous louez ceci, vous blâmez cela. Vous voulez donc nous compromettre ?

— Non, Monsieur le Directeur. Vous verrez, ma prochaine lettre sera bien, bien, bien. Le "Devoir" lui-même vous l'enverra. (5) Je serai nulle, foi de Simplicie ! D'abord, ils pourront bien tous s'entre-dévoiler en Europe que je n'en parlerai pas. Le cabinet lituanien démissionnera tant qu'il voudra... Le cabinet français... (Nous y sommes bien habitués d'ailleurs). La tragédie de "Pébiscite" autrichien s'organisera à Berlin, sans que j'en souffle mot. Les Nippons seront refoulés dans le nord chinois autant qu'il leur plaira, ou ne leur plaira pas, et le front aragonnais sera piononné par les obus allemands ou italiens sans que j'en commente d'une virgule. "Je ne veux plus aimer que la beauté, la beauté du ciel, des livres..." les hommes mettent le meilleur d'eux-mêmes, et cachent leur vrai visage qui est laid... A bientôt !

Simplicie DUPONT

(1) Nous avons publié la semaine dernière la première partie de cette lettre de Paris. Nous en donnons aujourd'hui la fin. C'est dommage que des choses aussi délicieuses durent si peu longtemps.

(2) C'est peut-être parce que les femmes s'y entendent trop que nous ne voulons pas qu'elles se mêlent de nos affaires.

(3) Mon excellent ami le R. P. Carmel Brouillard, o. f. m. qui se trouve actuellement à Paris, m'écrit les mêmes impressions. Heureux que vous êtes de respirer dans un si beau pays, dans ce printemps éternel de liberté malgré tous les propos de guerre qui flottent dans l'espace !

(4) C'est un jugement libre. J'ai en effet remarqué et lu moi-même avec plaisir l'article de M. Brien dans le fameux journal catholique. C'est un grand honneur pour lui et pour ses compatriotes. Je vous l'ai vu, toutefois, ma chère Simplicie, ne pas partager entièrement votre opinion sur la poésie de M. Brien. Il a écrit des beaux vers. Il en a peut-être écrit trop. Puis, sa fécondité lui fait grand tort et surtout une publicité de tambours qu'on lui accordait trop facilement dans nos journaux. Il possède quand même un grand talent.

(5) Je le sais, je le sais, aimable correspondante, mais n'allez pas vous confier aux gens de cette boutique car vous ne serez jamais servie la comme on vous reçoit ici avec tous les honneurs dus à votre plume spirituelle, à vos pensées libres et fort originales. Et croyez que c'est la une opinion partagée par tous vos lecteurs. Revenez-vous donc et au plus tôt, car vos lettres sont tout un printemps et nous respirons encore dans une atmosphère glaciale et franchement démoralisante. (NOTES DE VALDOMBRE).

PROPOS DÉFENDUS MEDECIN GUERIS-TOI TOI-MEME

(Lettre à M. Louvigny de Montigny) (1)

Vous eussiez préféré la mort, mon cher docteur, plutôt que de ne pas attaquer **Menaud, Maître-Draveur**.

Voilà encore une oeuvre que vous pouviez ignorer dans votre thèse sur Louis Hémon. Elle vous dépasse de si haut, tant à cause de sa vision du monde temporel que du monde spirituel. Décidément, nous finirons par croire que vous n'en guérissez jamais. S'il vous reste un brin de talent, ne le sacrifiez pas à l'envie. Brisez votre plume plutôt. Et je songe que vous auriez mieux fait de la briser plus tôt, car personne ne vous a demandé d'écrire les **Pelotes de neige** et autres bébelles pour petites pensionnaires.

Il vous est arrivé déjà de prononcer des discours convenables et je vous ai félicité, mort. Il paraît que ceci n'est pas du tout la conséquence de cela. M'écorcherait-on vive que je n'en croirais rien.

— Chut ! Pas de politique, Simplicie. Gardez donc cette funeste habitude de toujours apprécier, juger, comparer... Vous louez ceci, vous blâmez cela. Vous voulez donc nous compromettre ?

— Non, Monsieur le Directeur. Vous verrez, ma prochaine lettre sera bien, bien, bien. Le "Devoir" lui-même vous l'enverra. (5) Je serai nulle, foi de Simplicie ! D'abord, ils pourront bien tous s'entre-dévoiler en Europe que je n'en parlerai pas. Le cabinet lituanien démissionnera tant qu'il voudra... Le cabinet français... (Nous y sommes bien habitués d'ailleurs). La tragédie de "Pébiscite" autrichien s'organisera à Berlin, sans que j'en souffle mot. Les Nippons seront refoulés dans le nord chinois autant qu'il leur plaira, ou ne leur plaira pas, et le front aragonnais sera piononné par les obus allemands ou italiens sans que j'en commente d'une virgule. "Je ne veux plus aimer que la beauté, la beauté du ciel, des livres..." les hommes mettent le meilleur d'eux-mêmes, et cachent leur vrai visage qui est laid... A bientôt !

Simplicie DUPONT

(1) Nous avons publié la semaine dernière la première partie de cette lettre de Paris. Nous en donnons aujourd'hui la fin. C'est dommage que des choses aussi délicieuses durent si peu longtemps.

(2) C'est peut-être parce que les femmes s'y entendent trop que nous ne voulons pas qu'elles se mêlent de nos affaires.

(3) Mon excellent ami le R. P. Carmel Brouillard, o. f. m. qui se trouve actuellement à Paris, m'écrit les mêmes impressions. Heureux que vous êtes de respirer dans un si beau pays, dans ce printemps éternel de liberté malgré tous les propos de guerre qui flottent dans l'espace !

(4) C'est un jugement libre. J'ai en effet remarqué et lu moi-même avec plaisir l'article de M. Brien dans le fameux journal catholique. C'est un grand honneur pour lui et pour ses compatriotes. Je vous l'ai vu, toutefois, ma chère Simplicie, ne pas partager entièrement votre opinion sur la poésie de M. Brien. Il a écrit des beaux vers. Il en a peut-être écrit trop. Puis, sa fécondité lui fait grand tort et surtout une publicité de tambours qu'on lui accordait trop facilement dans nos journaux. Il possède quand même un grand talent.

(5) Je le sais, je le sais, aimable correspondante, mais n'allez pas vous confier aux gens de cette boutique car vous ne serez jamais servie la comme on vous reçoit ici avec tous les honneurs dus à votre plume spirituelle, à vos pensées libres et fort originales. Et croyez que c'est la une opinion partagée par tous vos lecteurs. Revenez-vous donc et au plus tôt, car vos lettres sont tout un printemps et nous respirons encore dans une atmosphère glaciale et franchement démoralisante. (NOTES DE VALDOMBRE).

de Montigny, vous êtes le dépositaire de la vérité. J'ai envie de vous fesser.

Car enfin, songez-y un instant. Ce n'est pas parce que vous êtes docteur en lettres que vous devez raisonner avec vos pieds. Les titres n'autorisent jamais le ridicule.

Menaud n'est pas un roman écrit dans le genre traditionnel. L'abbé Savard aurait-il employé la même technique qui glorifie **Maria Chapdelaine** ? Et vous le premier, mon cher docteur, vous porteriez une telle accusation. Je vous connais si bien.

Il peut exister deux, trois ou quatre genres de romans et qui soient tous aussi bons les uns que les autres sans employer pourtant les mêmes procédés de composition et d'exposition. Vous ne me ferez jamais accroire, mon vieux Montigny, que la **Porte étroite** et les **Faux-Monnaieurs** de Gide, par exemple, ne sont pas des vrais et des beaux romans. Sont-ils écrits dans le genre traditionnel ? Jamais de la vie. Vous ne me ferez pas accroire que le théâtre de Claudel n'est pas du théâtre vivant, du théâtre humain, la vérité même et toute la grandeur du spirituel, qu'on ne pourra jamais séparer du temporel, parce que ce théâtre n'est pas écrit selon les règles arrêtées du classicisme. Prenez le **Désespéré** de Léon Bloy (que vous ne connaissez pas, j'en suis certain parce que votre état d'esprit, si vous lisez des écrivains catholiques, vous tiendra toujours dans le rayon de Pierre l'Érmitte, des Bazin et autres Bordeaux de même qualité) ; pourtant, endurez que je vous instruisse un peu, mon cher maître ; prenez le **Désespéré** et dites-moi si ce n'est pas là un des plus formidables romans de la littérature française. Qui y trouvez-vous ? Du roman, selon la formule de Balzac, du pamphlet, puis du lyrisme. C'est toujours du roman, du roman personnel. L'auteur tantôt se contente de décrire ; tantôt il se place au centre du drame et il parle pour son propre compte. Il stigmatise ; il prêche. C'est la **Vie** même.

L'abbé Savard a transporté la formule sur un autre plan. Son draveur n'est pas le draveur tel que je l'aurais décrit. Possible. Il n'en reste pas moins un homme en chair, en os et surtout en esprit. C'est le spirituel, mon cher docteur, qui vous échappe. Toutefois, on vous dit ou on vous croit intelligent. Je désespère.

Depuis si longtemps que vous tâtez des livres, vous devriez savoir que le roman peut fort bien se présenter tel le royaume de la fantaisie et du songe. **Grand Meaulnes**, par exemple, **Colline** de Giono. Je pourrais vous en nommer cent autres. Si je vous disais que les meilleurs pamphlets de Charles Péguy sont des romans authentiques et absolument vrais, vous ne comprendriez pas sans doute ? Il ne reste qu'à vous plaindre.

C'est Brunetière (ça, c'est un de vos auteurs préférés et quel abruti !) ; c'est Brunetière, je crois, qui disait : "Depuis cinquante ans, un bon roman est un roman qui ressemble d'abord à un roman de Balzac." C'est là un axiome de pion et de plomb et qui ne veut absolument rien dire aujourd'hui.

Mais vous gardez le malheur de vous croire un écrivain, un dramaturge, un critique. Revenez-en, mon ami, revenez-en. Rappelez-vous votre dissertation fastidieuse sur la **Langue française au Canada**, une autre thèse que demantibula d'un coup de plume l'admirable Jules Fournier. Vous ne vous corrigez donc jamais, mon cher docteur ? Vous souffrez toujours de ce mal d'écrire en faisant la leçon aux autres ? Depuis trente ans que vous tenez une plume, vous n'avez peut-être pas trouvé deux idées, deux phrases dont on se souvienne. Vous ambitionnez de traiter tout le monde et vous êtes vous-même dangereusement malade. C'est ce que remarqua Fournier avec son indulgence contumière et vous ne le craint point. Cela se passait en janvier 1917. Ce pauvre Jules ! Dommage qu'il soit mort si tôt car il était en train de tirer tous les poils de votre barbe comme autant de fautes dans votre langage et votre style écrit. C'était là un spectacle divertissant et des milliers de personnes d'y trouver grandes délices.

La leçon n'a donc pas profité puisque vingt ans plus tard, vous revenez vous-même vous coucher sur le gril. Il serait impardonnable de ne point vous faire rôti un peu, grand **thésosophe** que vous êtes, et c'est à quoi je vais m'appliquer.

Le **Devoir** (j'ignore s'il est religieux ou laïque) contribue à "propager la diffusion de votre thèse" puisqu'il y consacre quatre colonnes remplies de perles précieuses. Un véritable trésor ou les générations futures puiseront à pleines mains. Contentons-nous pour le moment du dessus de ce coffre d'un nouveau Robinson Crusoe :

"Maria Chapdelaine n'est pas du tout le portrait d'Eva Bouchard. Maria Chapdelaine est un personnage symbolique, la synthèse de la jeune Canadienne-française des pays de colonisation. C'est tellement vrai qu'on peut la retrouver partout, tellement criant que toutes les jeunes filles ont cru se reconnaître. Le personnage est vrai, que Maria est une femme qui aurait pu exister, qu'elle existe, tandis que Menaud est un homme comme on n'en a jamais vu, que Menaud, maître-draveur est un livre extraordinaire, qui renferme la plus belle collection de termes du terroir, qu'il est éblouissant par les images, mais qu'on n'est pas ému à sa lecture et que, comme roman, c'est le plus magnifique ratage".

C'est ce qu'on appelle "faire venir ça de loin".

Vous ne digérez pas encore, mon cher docteur, l'article élogieux que j'écrivis sur **Menaud**. (2) Je le regrette pour vous, mais votre affirmation très académique et **barbifiante** que le roman de l'abbé Savard est un "magnifique ratage" n'enlève pas d'un grain ce quasi chef-d'oeuvre, ne détruit pas le fait qu'il s'en est vendu dans l'espace de quelques mois plusieurs milliers d'exemplaires (non pas au gouvernement de Québec, mais dans le public) et votre jugement de parait raseur de **Saville** n'empêchera certainement pas la Librairie Gallimard, l'une des plus célèbres maisons d'éditions de Paris, de lancer **Menaud** sur les marchés du monde, si les conditions d'affaires, naturellement, conviennent à l'auteur.

Pour un "magnifique ratage", c'est pas trop pire, dirait mon Alexis ou Hedwige Légrare ou Louis Hémon lui-même. Evidemment, les Français ne connaissent pas le beau ni le vrai et vous seul, mon cher

de Montigny, vous êtes le dépositaire de la vérité. J'ai envie de vous fesser.

Car enfin, songez-y un instant. Ce n'est pas parce que vous êtes docteur en lettres que vous devez raisonner avec vos pieds. Les titres n'autorisent jamais le ridicule.

Menaud n'est pas un roman écrit dans le genre traditionnel. L'abbé Savard aurait-il employé la même technique qui glorifie **Maria Chapdelaine** ? Et vous le premier, mon cher docteur, vous porteriez une telle accusation. Je vous connais si bien.

Il peut exister deux, trois ou quatre genres de romans et qui soient tous aussi bons les uns que les autres sans employer pourtant les mêmes procédés de composition et d'exposition. Vous ne me ferez jamais accroire, mon vieux Montigny, que la **Porte étroite** et les **Faux-Monnaieurs** de Gide, par exemple, ne sont pas des vrais et des beaux romans. Sont-ils écrits dans le genre traditionnel ? Jamais de la vie. Vous ne me ferez pas accroire que le théâtre de Claudel n'est pas du théâtre vivant, du théâtre humain, la vérité même et toute la grandeur du spirituel, qu'on ne pourra jamais séparer du temporel, parce que ce théâtre n'est pas écrit selon les règles arrêtées du classicisme. Prenez le **Désespéré** de Léon Bloy (que vous ne connaissez pas, j'en suis certain parce que votre état d'esprit, si vous lisez des écrivains catholiques, vous tiendra toujours dans le rayon de Pierre l'Érmitte, des Bazin et autres Bordeaux de même qualité) ; pourtant, endurez que je vous instruisse un peu, mon cher maître ; prenez le **Désespéré** et dites-moi si ce n'est pas là un des plus formidables romans de la littérature française. Qui y trouvez-vous ? Du roman, selon la formule de Balzac, du pamphlet, puis du lyrisme. C'est toujours du roman, du roman personnel. L'auteur tantôt se contente de décrire ; tantôt il se place au centre du drame et il parle pour son propre compte. Il stigmatise ; il prêche. C'est la **Vie** même.

L'abbé Savard a transporté la formule sur un autre plan. Son draveur n'est pas le draveur tel que je l'aurais décrit. Possible. Il n'en reste pas moins un homme en chair, en os et surtout en esprit. C'est le spirituel, mon cher docteur, qui vous échappe. Toutefois, on vous dit ou on vous croit intelligent. Je désespère.

Il y a deux ans, je le déclarais à Québec dans une conférence ; Louis Hémon a tout pris ; il nous laisse à peine quelques souches. J'entends qu'il est extrêmement difficile pour un écrivain canadien de continuer ou de répéter le romancier français en employant les règles du roman traditionnel. Il a tout pris. L'abbé Savard se présente à nous avec une forme nouvelle et il nous offre un poème en prose à la gloire de la drave et une description à la gloire de la vie et c'est ce que vous appelez un "magnifique ratage". Vous êtes bien digne d'un doctorat ès-lettres, et si l'abbé Chartier, aussi fort en littérature que peut l'être un Mgr Roy, vous avait refusé le diplôme, je vous l'aurais donné moi de grand cœur, afin de vous distinguer jusqu'à la fin de votre existence de rond de cuir en traduction.

On peut, on doit diviser les écrivains en deux catégories : les très larges et très distinctes ; les métaphysiciens et les psychologues. L'abbé Savard est métaphysicien. Son lyrisme est métaphysique comme celui d'un Claudel, d'un Péguy, d'un Bloy et je veux bien le dire d'un Bernanos. Nous sommes loin de Balzac et de Louis Hémon et nous sommes toujours au centre de la vie selon la conception que l'on garde des êtres et des choses.

Menaud n'est pas un roman impersonnel. A chaque page, à chaque phrase, le poète est là devant nous, appuyé sur la poésie, appuyé sur le monde temporel, sur sa vision qu'il veut nous faire partager, tout comme Claudel agit dans son théâtre. Est-ce cela du faux, est-ce là un "magnifique ratage" ? Je ne le crois pas. L'auteur a parfaitement réussi à nous faire saisir le spirituel dans le temporel même. Il nous communique son feu, son rêve, ses visions de poète paysan. Et c'est un art, si ce n'est pas tout l'art. D'ailleurs, chacun suit sa pente. On peut affirmer que **Menaud**, c'est l'individuel, c'est l'occasionnel. Je sais bien et mieux que vous, mon cher docteur, que le parfait de l'art consisterait à dépasser tout cela et atteindre du coup au général. Quelle oeuvre, dans toutes les littératures, nous offre pareil trésor ? Bien peu.

Pourtant, j'éprouve un grand chagrin de vous quitter sans vous adresser quelques mots de votre thèse, l'un de mes lecteurs. Je sais qu'ils vous feront plaisir ou tout au moins serviront à vous ouvrir les yeux. Les voici :

"Louvigny de Montigny. Ah ! celui-là. Ecrivain pédant et insupportable, maringouin de lettres et sueur du sang de Louis Hémon. Quand on songe à l'autre, à l'artiste nu-pieds, le derrière sur une couche, écrivain son chef-d'oeuvre d'une main cuite par les brûlots et qu'on voit cet académicien en barbe soutenant des thèses bien léchées au mibeu d'un aréopage d'hommes de lettres, bah ! c'est à s'en aller sur le dernier lot de la dernière concession de Saint-André de l'Épouvante, c'est à prendre par le cou le premier colon crasseux pour cela aboutir à un "magnifique ratage".

N'est-ce pas Ramon Fernandez, lequel écrivain, soit dit entre nous, mon cher docteur, vous égale, qui disait :

"Un roman réussi est le plus artistique de tous les genres, précisément parce que son équilibre esthétique est plus intérieur, plus indépendant de règles apparentes et fixes."

Menaud est un roman à la découverte de la vie intérieure. C'est un chant, une existence, un fait non pas suivant des règles arrêtées depuis toujours, mais selon le concept qui envahit le Poète en face de la réalité. C'est de la **Musique intérieure** pour rappeler Maurras et pour employer un titre que le métaphysicien donna à ses poèmes.

Et pourtant, et pourtant, mon cher docteur, il reste la langue, le vocabulaire. L'abbé Savard est le premier dans notre littérature qui ait employé un langage agreste, des mots de chez nous, des mots français qui sont tous nos labours, qui sont toute la sève qui coule dans nos arbres. Et c'est cela surtout qui enchantera les Français, c'est cela surtout qui invitera la Librairie Gallimard à lancer **Menaud** à travers le monde comme pour vous faire rager, vous et bien d'autres critiques d'académie et de poussière. A ce point de vue-là, **Menaud** est tout un chef-d'oeuvre. Il nous offre la possibilité d'une langue canadienne, je veux dire une langue française qu'on ne parle plus en France, qu'on n'écrit pas en France, mais qu'on rencontre encore sous la plume d'un Claudel, d'un Bernanos, d'un Pérochon, d'un Alphonse de Châteaubriand, d'un Giono, d'un Rempel, d'un Béhaime. En voulez-vous des noms, mon cher maître ? Je pourrais vous en citer à la douzaine.

La langue seule suffirait à classer **Menaud** le premier de nos romans véritables, le seul de nos livres d'art, le seul qui vivra d'ici plusieurs années et le seul capable de nous honorer dans le monde. Et vous, vous le traitez de "magnifique ratage" avec cette morgue qui distingue les pions et les docteurs ès lettres. Ce jugement vous classe et je vous plains.

D'ailleurs, pourquoi discuter ? Vous avez été le seul de tous les critiques à ne pas avoir vu que mon roman **Un Homme et son péché** est un pamphlet contre l'argent. Comment pourriez-vous comprendre que **Menaud** est un poème en prose à la gloire d'un petit peuple français, d'un humble peuple de draveurs ("Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés...") et que **Menaud** contient en outre une succession de drames d'un réalisme intense mêlé au spirituel qui fait les oeuvres durables ?

Il ne reste plus, mon cher docteur, qu'à vous abandonner à vos livres, à vos traductions, à votre poussière.

Pourtant, j'éprouve un grand chagrin de vous quitter sans vous adresser quelques mots de votre thèse, l'un de mes lecteurs. Je sais qu'ils vous feront plaisir ou tout au moins serviront à vous ouvrir les yeux. Les voici :

"Louvigny de Montigny. Ah ! celui-là. Ecrivain pédant et insupportable, maringouin de lettres et sueur du sang de Louis Hémon. Quand on songe à l'autre, à l'artiste nu-pieds, le derrière sur une couche, écrivain son chef-d'oeuvre d'une main cuite par les brûlots et qu'on voit cet académicien en barbe soutenant des thèses bien léchées au mibeu d'un aréopage d'hommes de lettres, bah ! c'est à s'en aller sur le dernier lot de la dernière concession de Saint-André de l'Épouvante, c'est à prendre par le cou le premier colon crasseux pour cela aboutir à un "magnifique ratage".

N'est-ce pas Ramon Fernandez, lequel écrivain, soit dit entre nous, mon cher docteur, vous égale, qui disait :

"Un roman réussi est le plus artistique de tous les genres, précisément parce que son équilibre esthétique est plus intérieur, plus indépendant de règles apparentes et fixes."

Menaud est un roman à la découverte de la vie intérieure. C'est un chant, une existence, un fait non pas suivant des règles arrêtées depuis toujours, mais selon le concept qui envahit le Poète en face de la réalité. C'est de la **Musique intérieure** pour rappeler Maurras et pour employer un titre que le métaphysicien donna à ses poèmes.

Et pourtant, et pourtant, mon cher docteur, il reste la langue, le vocabulaire. L'abbé Savard est le premier dans notre littérature qui ait employé un langage agreste, des mots de chez nous, des mots français qui sont tous nos labours, qui sont toute la sève qui coule dans nos arbres. Et c'est cela surtout qui enchantera les Français, c'est cela surtout qui invitera la Librairie Gallimard à lancer **Menaud** à travers le monde comme pour vous faire rager, vous et bien d'autres critiques d'académie et de poussière. A ce point de vue-là, **Menaud** est tout un chef-d'oeuvre. Il nous offre la possibilité d'une langue canadienne, je veux dire une langue française qu'on ne parle plus en France, qu'on n'écrit pas en France, mais qu'on rencontre encore sous la plume d'un Claudel, d'un Bernanos, d'un Pérochon, d'un Alphonse de Châteaubriand, d'un Giono, d'un Rempel, d'un Béhaime. En voulez-vous des noms, mon cher maître ? Je pourrais vous en citer à la douzaine.

La langue seule suffirait à classer **Menaud** le premier de nos romans véritables, le seul de nos livres d'art, le seul qui vivra d'ici plusieurs années et le seul capable de nous honorer dans le monde. Et vous, vous le traitez de "magnifique ratage" avec cette morgue qui distingue les pions et les docteurs ès lettres. Ce jugement vous classe et je vous plains.

D'ailleurs, pourquoi discuter ? Vous avez été le seul de tous les critiques à ne pas avoir vu que mon roman **Un Homme et son péché** est un pamphlet contre l'argent. Comment pourriez-vous comprendre que **Menaud** est un poème en prose à la gloire d'un petit peuple français, d'un humble peuple de draveurs ("Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés...") et que **Menaud** contient en outre une succession de drames d'un réalisme intense mêlé au spirituel qui fait les oeuvres durables ?

Il ne reste plus, mon cher docteur, qu'à vous abandonner à vos livres, à vos traductions, à votre poussière.

Pourtant, j'éprouve un grand chagrin de vous quitter sans vous adresser quelques mots de votre thèse, l'un de mes lecteurs. Je sais qu'ils vous feront plaisir ou tout au moins serviront à vous ouvrir les yeux. Les voici :

"Louvigny de Montigny. Ah ! celui-là. Ecrivain pédant et insupportable, maringouin de lettres et sueur du sang de Louis Hémon. Quand on songe à l'autre, à l'artiste nu-pieds, le derrière sur une couche, écrivain son chef-d'oeuvre d'une main cuite par les brûlots et qu'on voit cet académicien en barbe soutenant des thèses bien léchées au mibeu d'un aréopage d'hommes de lettres, bah ! c'est à s'en aller sur le dernier lot de la dernière concession de Saint-André de l'Épouvante, c'est à prendre par le cou le premier colon crasseux pour cela aboutir à un "magnifique ratage".

N'est-ce pas Ramon Fernandez, lequel écrivain, soit dit entre nous, mon cher docteur, vous égale, qui disait :

"Un roman réussi est le plus artistique de tous les genres, précisément parce que son équilibre esthétique est plus intérieur, plus indépendant de règles apparentes et fixes."

Menaud est un roman à la découverte de la vie intérieure. C'est un chant, une existence, un fait non pas suivant des règles arrêtées depuis toujours, mais selon le concept qui envahit le Poète en face de la réalité. C'est de la **Musique intérieure** pour rappeler Maurras et pour employer un titre que le métaphysicien donna à ses poèmes.

Et pourtant, et pourtant, mon cher docteur, il reste la langue, le vocabulaire. L'abbé Savard est le premier dans notre littérature qui ait employé un langage agreste, des mots de chez nous, des mots français qui sont tous nos labours, qui sont toute la sève qui coule dans nos arbres. Et c'est cela surtout qui enchantera les Français, c'est cela surtout qui invitera la Librairie Gallimard à lancer **Menaud** à travers le monde comme pour vous faire rager, vous et bien d'autres critiques d'académie et de poussière. A ce point de vue-là, **Menaud** est tout un chef-d'oeuvre. Il nous offre la possibilité d'une langue canadienne, je veux dire une langue française qu'on ne parle plus en France, qu'on n'écrit pas en France, mais qu'on rencontre encore sous la plume d'un Claudel, d'un Bernanos, d'un Pérochon, d'un Alphonse de Châteaubriand, d'un Giono, d'un Rempel, d'un Béhaime. En voulez-vous des noms, mon cher maître ? Je pourrais vous en citer à la douzaine.

La langue seule suffirait à classer **Menaud** le premier de nos romans véritables, le seul de nos livres d'art, le seul qui vivra d'ici plusieurs années et le seul capable de nous honorer dans le monde. Et vous, vous le traitez de "magnifique ratage" avec cette morgue qui distingue les pions et les docteurs ès lettres. Ce jugement vous classe et je vous plains.

D'ailleurs, pourquoi discuter ? Vous avez été le seul de tous les critiques à ne pas avoir vu que mon roman **Un Homme et son péché** est un pamphlet contre l'argent. Comment pourriez-vous comprendre que **Menaud** est un poème en prose à la gloire d'un petit peuple français, d'un humble peuple de draveurs ("Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés...") et que **Menaud** contient en outre une succession de drames d'un réalisme intense mêlé au spirituel qui fait les oeuvres durables ?

Il ne reste plus, mon cher docteur, qu'à vous abandonner à vos livres, à vos traductions, à votre poussière.

Voilà, mon cher docteur, ce qu'on dit de vous à l'heure actuelle dans les pays d'en haut. J'ai pensé qu'un jugement aussi sage éclairerait les nations et c'est cela surtout qui enchantera les Français, c'est cela surtout qui invitera la Librairie Gallimard à lancer **Menaud** à travers le monde comme pour vous faire rager, vous et bien d'autres critiques d'académie et de poussière. A ce point de vue-là, **Menaud** est tout un chef-d'oeuvre. Il nous offre la possibilité d'une langue canadienne, je veux dire une langue française qu'on ne parle plus en France, qu'on n'écrit pas en France, mais qu'on rencontre encore sous la plume d'un Claudel, d'un Bernanos, d'un Pérochon, d'un Alphonse de Châteaubriand, d'un Giono, d'un Rempel, d'un Béhaime. En voulez-vous des noms, mon cher maître ? Je pourrais vous en citer à la douzaine.

La langue seule suffirait à classer **Menaud** le premier de nos romans véritables, le seul de nos livres d'art, le seul qui vivra d'ici plusieurs années et le seul capable de nous honorer dans le monde. Et vous, vous le traitez de "magnifique ratage" avec cette morgue qui distingue les pions et les docteurs ès lettres. Ce jugement vous classe et je vous plains.

D'ailleurs, pourquoi discuter ? Vous avez été le seul de tous les critiques à ne pas avoir vu que mon roman **Un Homme et son péché** est un pamphlet contre l'argent. Comment pourriez-vous comprendre que **Menaud** est un poème en prose à la gloire d'un petit peuple français, d'un humble peuple de draveurs ("Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés...") et que **Menaud** contient en outre une succession de drames d'un réalisme intense mêlé au spirituel qui fait les oeuvres durables ?

Il ne reste plus, mon cher docteur, qu'à vous abandonner à vos livres, à vos traductions, à votre poussière.

Pourtant, j'éprouve un grand chagrin de vous quitter sans vous adresser quelques mots de votre thèse, l'un de mes lecteurs. Je sais qu'ils vous feront plaisir ou tout au moins serviront à vous ouvrir les yeux. Les voici :

"Louvigny de Montigny. Ah ! celui-là. Ecrivain pédant et insupportable, maringouin de

LA SEMAINE PROCHAINE

Nous publierons un bel article du R. P. Carmel Brouillard, o. f. m. intitulé Au pays de Barbey d'Aurevilly. On sait que le Père Brouillard actuellement en France et dont la collaboration nous fait grand honneur est fort connu dans nos lettres et qu'il demeure l'un des plus riches cerveaux du monde catholique canadien d'aujourd'hui. Son article est de ceux que tous les journaux ne publieraient pas, mais que nous nous efforcerons d'offrir à nos lecteurs. Ne manquez pas de le lire la semaine prochaine.

LE R. P. LUSSIER JUGE LEON BLOY

Un miracle vient d'éclater au pays de Québec. On commence à parler de Léon Bloy. Même des religieux, des professeurs qui y vont de leur coup de champagne. Tant mieux! Je n'aurais donc pas combattu en vain depuis dix-huit ans que je lutte en faveur du Mendiant ingrat, le plus grand écrivain catholique de tous les temps, je ne crains pas de le dire et de le crier. Dans l'Événement du 7 avril dernier, nous lisons que le R. P. Lussier, o. p. prononçait une conférence sur Léon Bloy devant les membres du cercle des jeunes de la paroisse Saint-Dominique à Québec. On dit beaucoup de bien de ce petit scandale. Le journal nous apprend en sous-titre, que le R. P. Lussier "a rappelé les principales fresques du pamphlétaire et son amour de l'absolu". Comme ma vue fait un peu défaut, j'avais lu d'abord "principales fresques". Mais ce n'était pas ça. Il s'agissait bien en effet des fresques de Léon Bloy. J'ai cherché dans le compte rendu de la conférence ce que voulait dire le P. Lussier et n'ai rien vu de ce sujet. Le journaliste de l'Événement aura donc rédigé trop rapidement son papier. Puis comme il était question de Bloy, le pauvre diable de "reporter" n'a vu que du feu. C'est regrettable, mais il faudra finir par s'habituer. Il est vrai que Bloy ne sera jamais connu dans le Québec autant que "Pit" Bertrand ou Maurice Duplessis. Il mérite tout de même un peu de reconnaissance et un regard rapide des passants. Voici en tout cas ce que le journal de Québec rapporte de cette causerie:

Un miracle vient d'éclater au pays de Québec. On commence à parler de Léon Bloy. Même des religieux, des professeurs qui y vont de leur coup de champagne. Tant mieux! Je n'aurais donc pas combattu en vain depuis dix-huit ans que je lutte en faveur du Mendiant ingrat, le plus grand écrivain catholique de tous les temps, je ne crains pas de le dire et de le crier. Dans l'Événement du 7 avril dernier, nous lisons que le R. P. Lussier, o. p. prononçait une conférence sur Léon Bloy devant les membres du cercle des jeunes de la paroisse Saint-Dominique à Québec. On dit beaucoup de bien de ce petit scandale. Le journal nous apprend en sous-titre, que le R. P. Lussier "a rappelé les principales fresques du pamphlétaire et son amour de l'absolu". Comme ma vue fait un peu défaut, j'avais lu d'abord "principales fresques". Mais ce n'était pas ça. Il s'agissait bien en effet des fresques de Léon Bloy. J'ai cherché dans le compte rendu de la conférence ce que voulait dire le P. Lussier et n'ai rien vu de ce sujet. Le journaliste de l'Événement aura donc rédigé trop rapidement son papier. Puis comme il était question de Bloy, le pauvre diable de "reporter" n'a vu que du feu. C'est regrettable, mais il faudra finir par s'habituer. Il est vrai que Bloy ne sera jamais connu dans le Québec autant que "Pit" Bertrand ou Maurice Duplessis. Il mérite tout de même un peu de reconnaissance et un regard rapide des passants. Voici en tout cas ce que le journal de Québec rapporte de cette causerie:

VALDOMBRE

LA VIE EST BELLE

- Aphorismes
1. Toute la vie nous aspirons au lendemain, l'heure sonne et la mort est là.
2. Les croyants sont les matérialistes de l'inconnu.
3. Le rire des déshérités semble une absolution.
4. Avoir de l'humeur c'est se permettre un mauvais luxe.
5. Le découragement n'est souvent qu'une forme de la paresse.
6. Il reste aux femmes laides une ressource: être aimables.
7. Si le mensonge est l'arme des faibles, la franchise, chez les forts, n'est souvent que brutalité.
8. Les médecins, comme les augures, aiment à rire lorsqu'ils sont entre eux.
9. L'enfance préfère souvent les friandises les plus grossières aux autres plus raffinées. Il en est de même pour l'âge adulte en ce qui concerne les flatteries.
10. La vie n'est presque toujours triste et bête que pour ceux qui se la font telle.
11. Les partis jeunes, comme les enfants, ne peuvent souffrir l'inégalité.
12. Les vieilles nations sont plus pacifiques que les jeunes, moins de force vitale et plus d'expérience.

En collant
Le colleur d'affiches, fatigué de manier le pinceau. — Mon candidat se prononce contre l'alcool! Si seulement il était contre l'alcool de pâte...

AUTOUR D'UN RAPPORT NOS POSITIONS ECONOMIQUES

CE QU'EN PENSE M. BEAUDRY LEMAN. — LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE

S'il est au cours de l'année une publication qui doit intéresser notre province et les Canadiens-français, c'est le rapport de la Banque Canadienne Nationale. On n'accorde pas, cependant, à cet exposé des faits et des chiffres l'importance nécessaire. Il est vrai que la plupart des journaux, par habitude, publient annuellement ce rapport comme on fait pour les autres Banques et Maisons de haute finance, mais cela sans aucun commentaire et dans le seul but le plus souvent de ne pas déplaire à ces messieurs et pour entretenir le feu de la publicité. Puis, on attend à l'année suivante. Il semble tout de même étrange que des journaux, qui passent pour sérieux et pour bien renseigner le lecteur, ne poussent pas plus loin leur examen d'une pièce qui contient le secret de nos positions commerciales et industrielles. Une enquête sur les comptes publiés en dira toujours plus aux trois quarts de la population qu'une brochure sérieuse sur l'état de notre vie économique. Il est vrai que la vie privée des gens excitera toujours plus les passions que le rapport annuel d'une banque, ce qui ne nous empêche tout de même pas d'avoir la passion de l'argent. En certains milieux, on jugera que nous ne sommes pas très à la page de parler en avril du soixante-troisième rapport annuel de la Banque Canadienne Nationale, paru en décembre dernier. Nous abandonnons volontiers aux gros quotidiens le plaisir de faire du "pot à colle". Nous préférons prendre le temps de lire sérieusement un "papier" qui en vaut la peine, et au besoin le commenter, ce que nous ne manquerons pas de faire. Il n'est point nécessaire de présenter à nos lecteurs M. Beaudry Lemman, le président et Administrateur-délégué actuel de la Banque Canadienne Nationale. Cet homme d'affaires particulièrement chargé d'une lourde besogne trouve quand même le temps de prononcer des causeries fort intéressantes et fouillées sur les questions économiques. Il ne méprise pas la critique et n'hésite jamais de considérer les faits et les idées. On ne peut pas oublier l'excellent plaidoyer (et par quelques endroits, un vrai réquisitoire) qu'il a fait au dernier Congrès de la Langue française à Québec. Il a porté des coups assez rudes qui auront satisfait tous ceux qui gardent encore une certaine liberté d'esprit. Il nous aura surtout suffisamment éclairés sur le rôle que les Canadiens-français sont appelés à jouer dans la vie économique du Dominion. C'est dire que M. Beaudry Lemman garde son franc parler et qu'il n'est rien de plus plaisant que de l'entendre discuter d'un sujet qui devrait nous tenir au cœur si nous avons encore le sens de nos propres responsabilités. Avant l'adoption du rapport soumis par le gérant général M. St-Pierre, le président M. Beaudry Lemman constate, dans l'ensemble du pays un progrès sensible par rapport à 1936. Mais il apporte quand même des précisions qui en feront réfléchir plusieurs: "Par suite des dégâts considérables que la sécheresse a causés l'été dernier dans la Saskatchewan, province qui tient en temps normal le premier rang sous le rapport de la production du blé, la moisson de froment au Canada a été relativement faible. On en estime le volume à 182 millions et demi de boisseaux, contre 229 millions de boisseaux en 1936. En dépit du relèvement des cours depuis un an, on prévoit qu'elle rapportera quelque 35 millions de dollars de moins que l'année précédente." Puis, il ajoute: "On évalue à 556 millions de dollars les produits de la grande culture. C'est le plus fort total qu'on ait enregistré depuis 1930, sauf en 1936, alors que la valeur de ces produits dépassait 621 millions. Le rendement de la culture fruitière et maraîchère, de l'élevage et de l'industrie laitière est en progression. La hausse générale des prix des produits de la ferme depuis un an permet de croire que les revenus globaux de la classe agricole auront été plus importants en 1937 que l'année précédente. La notable augmentation du chiffre d'affaires des magasins de détail, dans les centres ruraux, semble justifier du reste cette prévision." Il est avéré que si notre agriculture décline, toute l'économie du pays s'en ressent. Notre position dans le monde entier à ce point de vue n'est pas des plus mauvaises. C'est avec plaisir que je lisais dans la République du 19 mars dernier un brillant article de M. Emile Roche, le directeur où il est question d'une paysannerie libre et prospère. J'y détache ces lignes: "Il est frappant de constater qu'au moment où les Etats-Unis connaissent de nouveau une crise économique sérieuse mais heureusement moins grave qu'en 1930, leur voisin, le Canada, continue à jouir d'une prospérité presque égale à celle de 1935-36. Tout le prouve: les rentrées budgétaires, l'indice de production, l'accroissement du pouvoir d'achat comme les chiffres du commerce extérieur." Et à quoi attribuer cette sécurité économique? A l'existence de notre forte classe rurale, affirme M. Emile Roche. "Une classe rurale prudente et résistante, écrit-il, ne s'abandonnant pas à l'ivresse du progrès mécanique et de la démesure à crédit, qui donne au dominion sa stabilité, cette masse agricole servant de volant quand vient la crise et de frein contre les excès quand revient la prospérité." Je suis certain que sur ce point-là, M. Beaudry Lemman partage l'opinion de M. Roche. Lorsque l'agriculture se maintient, le commerce et les autres industries s'en ressentent car notre vie économique repose non pas seulement sur l'agriculture proprement dite mais sur l'existence même de notre paysannerie. Le rapport de la Banque Canadienne Nationale analyse encore le pessimisme quand on voit tant de peuples se débattre sous la botte des impôts. Certes, comme l'a démontré dans un livre brutal M. Victor Barbeau, les Canadiens-français sont loin de gouverner dans le commerce et l'industrie, mais le moins que l'on puisse faire lorsqu'une Maison canadienne-française présente un bilan convenable et qui nous fait honneur, c'est de le dire. Et c'est le cas de la Banque Canadienne Nationale. Et je dirai à M. Victor Barbeau que si un premier-ministre comme Duplessis n'allait point confier tout l'argent et les transactions de la province de Québec aux banques anglaise et en particulier à la Royal Bank, nos positions économiques n'en souffriraient certainement pas. Je ne voudrais pas exposer en détail le bilan de la Banque Canadienne Nationale tel que nous l'offre le soixante-troisième rapport annuel, mais il faut tout de même savoir ceci qui est clair: "L'actif de la Banque s'établit à \$147,816,293, en regard de \$137,041,112 au 30 novembre 1936. Ce chiffre n'avait pas été dépassé depuis 1931. Les disponibilités de caisse, dont la somme est supérieure de \$1,863,566 aux chiffres de l'exercice précédent, s'élevaient à \$20,724,253 et sont l'équivalent de 15.38% du passif envers le public. L'actif rapidement réalisable se chiffre par \$81,377,383, en comparaison de \$81,312,293 au 30 novembre 1936. Ce poste n'a guère varié d'une année à l'autre; mais, la reprise des affaires ayant provoqué une plus grande demande de crédit bancaire de la part de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, le rapport de l'actif rapidement réalisable au passif envers le public a été ramené de 65.57% qu'il était en 1936, à 60.38%, ce qui constitue une proportion amplement suffisante. Les placements de la Banque, consistant en grande partie en valeurs de premier ordre et à court terme, forment une somme de \$53,624,146, à rapprocher de \$56,297,

lions de dollars. Elle avait été de 1,591 millions pendant les douze mois précédents. Cette augmentation de 353 millions s'explique par un relèvement de 184 millions dans la somme de nos importations, et de 169 millions dans le total de nos exportations. Celles-ci se sont accrues approximativement de 17%; celles-là, de 30%. Si le développement de nos importations tient en partie à l'augmentation de nos achats d'articles de luxe ou de demi-luxe — indice de l'amélioration du pouvoir d'achat du public — il se justifie surtout par l'importance croissante de nos commandes d'outillage, de matières premières et d'autres produits utilisés par l'industrie." Tout cela, naturellement, c'est le beau côté de la médaille. Reste maintenant la question des impôts, toujours l'éternelle question qui fera dévier l'axe des positions économiques les plus solides. Jugeons: "Les lourds impôts qui pèsent sur les sociétés industrielles, commerciales et financières et sur les particuliers eux-mêmes entravent de deux façons le progrès économique du pays. D'une part, ils accroissent les prix de revient et les frais généraux de toutes les entreprises, ce qui revient à dire qu'ils élèvent le coût de la vie; d'autre part, ils diminuent le pouvoir d'achat et de placement du public. Les impôts de toute nature n'absorbent pas moins de 16% du revenu national du Canada. Il est vrai que cette proportion est encore plus forte dans d'autres pays: elle atteint, par exemple, 19% aux Etats-Unis, 23% en Angleterre et 28% en France." Mais c'est toute une consolation encore que de vivre dans les pays démocrates. M. Beaudry Lemman aurait bien dû nous faire voir ici les lourds impôts qui pèsent sur les peuples sous les régimes totalitaires. Il ne serait pas mauvais de faire connaître aux souteneurs et partisans enflammés des fachismes quels qu'ils soient (celui de Salazar excepté peut-être) qu'en Italie et en Allemagne, un employé qui touche un salaire de \$100 par mois (et c'est là un salaire très élevé dans ces pays) doit en laisser près de la moitié à l'Etat. Pourquoi? Pour la raison bien simple que ces dictatures avant que de penser à manger, à vivre d'une façon convenable, pensent à se battre et que toutes les économies du pays passent à la fabrication d'armements gigantesques. Demandez aux Italiens et aux Allemands qui vivent au Canada s'ils consentiraient à retourner dans leur pays. Pas un seul. Les remarques du président de la Banque Canadienne Nationale reposent sur des faits et sur des chiffres. Il est clair que nos positions économiques ne sont pas parmi les plus mauvaises et les moins stables dans le monde entier. En ce qui regarde nos institutions canadiennes-françaises nous avons lieu de ne pas désespérer. Cessons donc d'entretenir le pessimisme quand on voit tant de peuples se débattre sous la botte des impôts. Certes, comme l'a démontré dans un livre brutal M. Victor Barbeau, les Canadiens-français sont loin de gouverner dans le commerce et l'industrie, mais le moins que l'on puisse faire lorsqu'une Maison canadienne-française présente un bilan convenable et qui nous fait honneur, c'est de le dire. Et c'est le cas de la Banque Canadienne Nationale. Et je dirai à M. Victor Barbeau que si un premier-ministre comme Duplessis n'allait point confier tout l'argent et les transactions de la province de Québec aux banques anglaise et en particulier à la Royal Bank, nos positions économiques n'en souffriraient certainement pas. Je ne voudrais pas exposer en détail le bilan de la Banque Canadienne Nationale tel que nous l'offre le soixante-troisième rapport annuel, mais il faut tout de même savoir ceci qui est clair: "L'actif de la Banque s'établit à \$147,816,293, en regard de \$137,041,112 au 30 novembre 1936. Ce chiffre n'avait pas été dépassé depuis 1931. Les disponibilités de caisse, dont la somme est supérieure de \$1,863,566 aux chiffres de l'exercice précédent, s'élevaient à \$20,724,253 et sont l'équivalent de 15.38% du passif envers le public. L'actif rapidement réalisable se chiffre par \$81,377,383, en comparaison de \$81,312,293 au 30 novembre 1936. Ce poste n'a guère varié d'une année à l'autre; mais, la reprise des affaires ayant provoqué une plus grande demande de crédit bancaire de la part de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, le rapport de l'actif rapidement réalisable au passif envers le public a été ramené de 65.57% qu'il était en 1936, à 60.38%, ce qui constitue une proportion amplement suffisante. Les placements de la Banque, consistant en grande partie en valeurs de premier ordre et à court terme, forment une somme de \$53,624,146, à rapprocher de \$56,297,

LISEZ ET FAITES LIRE LE JOURNAL "EN AVANT"

Journal paraissant tous les vendredis, est publié et imprimé par l'imprimerie Yamaska, aux numéros 67-69 rue Mondor, Saint-Hyacinthe, Québec. PRIX DE L'ABONNEMENT Dans les villes de 15,000 âmes ou plus: \$1.50 par année. Aux Etats-Unis: \$1.50 — Partout ailleurs au Canada: \$1.00 AU NUMERO: 5 Cents

M. DUNNING ANNONCERAIT UN SURPLUS

(Suite de la page une) nada demeure relativement stable. Nest-ce pas là une preuve qu'une politique d'inflation déguisée, de contrôle de la production et des prix, ne saurait porter remède au malaise économique, et que les principes du libéralisme politique restent encore la meilleure garantie de sécurité, de stabilité et de progrès dans l'ordre? Fidèle CACAMBO

ENTRE LA POIRE ET... LES FROMAGES

Quand donc me sera-t-il accordé de rencontrer Duplessis face à face, seul à seul? J'aurais deux mots à lui dire. En 1935, M. Edouard Lacroix était un grand homme, un saint, un pur et naturellement un "National". En 1938 ce même M. Lacroix n'est plus au dire de notre Fouquier-Tinville qu'un mécréant, un sale individu, un homme à jeter en prison. Histoire. En 1936, M. Lacroix préféra ne pas trahir Paul Gouin et décida de rompre avec le politicien des Trois-Rivières. Tout s'explique. M. Auger a ouvert la bouche deux fois au cours de la session. Il prononça deux sottises. Nous attendions toujours un long discours sur "L'Histoire du Parc de Maisonneuve". M. Louis Dupire est-il Français ou Canayen? Il est "national". "Nous avons constamment souffriraient certainement pas. Je ne voudrais pas exposer en détail le bilan de la Banque Canadienne Nationale tel que nous l'offre le soixante-troisième rapport annuel, mais il faut tout de même savoir ceci qui est clair: "L'actif de la Banque s'établit à \$147,816,293, en regard de \$137,041,112 au 30 novembre 1936. Ce chiffre n'avait pas été dépassé depuis 1931. Les disponibilités de caisse, dont la somme est supérieure de \$1,863,566 aux chiffres de l'exercice précédent, s'élevaient à \$20,724,253 et sont l'équivalent de 15.38% du passif envers le public. L'actif rapidement réalisable se chiffre par \$81,377,383, en comparaison de \$81,312,293 au 30 novembre 1936. Ce poste n'a guère varié d'une année à l'autre; mais, la reprise des affaires ayant provoqué une plus grande demande de crédit bancaire de la part de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, le rapport de l'actif rapidement réalisable au passif envers le public a été ramené de 65.57% qu'il était en 1936, à 60.38%, ce qui constitue une proportion amplement suffisante. Les placements de la Banque, consistant en grande partie en valeurs de premier ordre et à court terme, forment une somme de \$53,624,146, à rapprocher de \$56,297,

Il paraît que l'Hon. Henry Lemaitre-Auger a prononcé une phrase au cours de la session. On se demande encore laquelle? —Vous faites beaucoup de chiffres, mon cher Fisher, dit Maurice. —Ah! Monsieur Maurice si vous saviez ce qu'ils disent! Qu'est-ce que la politique? demandait l'autre jour un ministre de son secrétaire. C'est l'art de boue-berner, répondit imperturbablement celui-ci. Nouvelle forme de dictature: signifier un mandat d'arrestation à un agonisant. Nouveau coup de théâtre: savoir que le mandat ne sera pas signifié et continuer à parler d'arrestations. Puisque le Devoir raffole des Enquêtes, pourquoi ne pas rouvrir celle du parc de Maisonneuve? On s'obstine à ne pas nous dire combien il y a de jeunes demoiselles au Parlement, pour parler comme elles. On ne demande pas la lune. On demande le nombre. Shocking! dirait Fisher. Le député de Compton a fait cher... man qu'il était correct dans l'histoire de ses emprunts. M. Laurent Barré n'est plus barré du parti National. Il s'est simplement embarré. C'est pourquoi plus tard on dira: "Il s'est conduit en Barré". Au cours de la session et à cause de ses crises, un certain ministre a failli être victime de son devoir. Le Devoir est tellement un journal libre qu'il publie à pleines pages des annonces du gouvernement Duplessis et c'est pourquoi il l'engueule à cœur de jour. On nous a dit: "Le Soleil lui pour tout le monde." Comme c'est vrai! M. Arcand a tenu une grande assemblée de vachistes à Toronto. Mais il fallait présenter une carte. L'important dans tout cela, c'est de ne pas perdre la carte, et comme le plus grand nombre l'avaient perdue, l'assemblée fut magnifique et le Führer a pu jour cartes sur table. Il n'y a pas à dire, il se trouve encore des grands esprits pour s'amuser à faire de la cartomancie. Dans l'évangile du P. N. S. C. le mot "catholique" n'apparaît pas une seule fois. Rien d'étonnant que Mgr Gauthier ait condamné ce parti qui s'inspire du faux chrétien Hitler. Certain chef vachiste est tellement brave qu'il ne signe pas ses articles dans un certain journal très cher à Duplessis. Où donc maintenant vont s'asseoir nos héros? M. Duplessis s'inquiète au sujet du prochain chef libéral. Il peut dormir tranquille. La convention libérale ne ressemblera en rien à la fameuse convention de Sherbrooke... Le Convive distrait NOTES ET COMMENTAIRES (Suite de la page 3) nisation libérale de Montréal ferme ses vieux bureaux avant d'en ouvrir de nouveaux. On oublie seulement de mentionner que les députés libéraux à Québec représentent plus de 230,000 électeurs qui ont voté pour leur parti aux dernières élections générales. Il semble que M. Bernard, depuis si longtemps qu'il fait du journalisme et des romans, pourrait écrire autre chose que des sottises. VALDOMBRE REP.